

LA FIGURANTE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE PAR F. de CHALOT

"Quand je n'étais pas grande
Petit camuson,
On m'envoyait aux landes
Cueillir du cresson
Verduron, verduronnette,
Verduron, verduron, don, don..."

...Une petite voix s'élève, une voix d'enfant, frêle et plaintive comme un soupir, interrompant la chanson bergante.

"Maman, maman, j'ai froid." Oui, mon pauvre chéri, il fait bien froid. Mais je t'en prie encore un peu, un tout petit peu de patience. Papa va rentrer et alors j'irai chercher du bois et puis nous ferons une bonne flambée comme mon petit Jeannot les aime tant, avec de grandes flammes et de belles étincelles, qui éclatent comme des fusées. C'est cela qui va être beau, n'est-ce pas ? Mais jusque-là, il faut rester bien sage et faire un bon dodo. Tiens, je vais continuer ma chanson ; elle te donnera de beaux rêves :

"La fontaine était creuse,
Je suis tombée au fond.
Verduron, verduronnette,
Verduron, verduron, don, don..."

...C'est le déclin d'une maussade journée d'octobre, grise de tristesse et d'ennui. Dans une mansarde aux murs dénudés, étendu sur une maigre couchette, presque un grabat, l'enfant demeure immobile, comme inanimé. A peine peut-on percevoir un léger souffle de respiration qui semble devoir s'éteindre à chaque minute, tant la petite poitrine se soulève et s'abaisse faiblement. Sur l'oreiller affaissé s'arpillent des boucles d'or, de cet or comme en possèdent seuls les cheveux d'enfant, étalées en forme d'auréole autour d'un visage aux traits amaigris, pâle comme la cire des cierges, où brillent d'une lueur éclatante et étrange deux grands yeux noirs aux doux regards suppliants....

Et la nuit vient lentement, tandis que sur les vitres de la lucarne s'abattent en crépitant les rafales de pluie....

De nouveau la petite voix se fait entendre.

"Dis, maman, est-ce qu'il ne va pas bientôt rentrer, papa ?"

"Mais si, mon chéri."

"C'est que voilà bien des jours qu'il doit venir, et je ne l'ai pas encore vu."

"Il est déjà venu, mignon, mais tu dormais et il n'a pas voulu te réveiller. Puis tu sais qu'il travaille beaucoup, papa, beaucoup, et tout cela pour son petit Jeannot."

...Oui, il est bien bon... bien bon... Oh ! que j'ai froid !"

Et d'un geste crispé, les pauvres petites mains grelottantes tirent la couverture qui maintenant cache presque entièrement les yeux noirs et les boucles blondes...

...Hélas ! le papa ne rentrera plus. L'usine l'a broyé comme elle en broya tant d'autres, et depuis cinq semaines qu'il est mort à l'hôpital, au milieu d'atroces souffrances, la maladie du petit a emporté les dernières économies du ménage. Peu à peu, les quelques bijoux de jeune fille, doux souvenirs du pays, s'en sont allés au "pawn-shop"; les meubles, les bibelots, les y ont bientôt suivis, enfin le tour des vêtements est venu, et maintenant, il ne reste plus rien à vendre, rien à engager, pas même l'anneau de mariage, dernier témoin d'un bonheur envolé, et qui a clos la lugubre série des petites ruines de chaque jour !...

L'enfant ignore tout, et d'ailleurs il est si malade ! A quoi bon ajouter une nouvelle souffrance à la croix déjà trop lourde pour ses pauvres épaules ? Le médecin a griffonné quelques vagues ordonnances, prescrit du repos, des fortifiants, l'air de la campagne, autant que possible, mais la dernière fois, tandis qu'il auscultait l'enfant plus longuement qu'à l'ordinaire, son visage indifférent est devenu plus grave ; il a eu un hochement de tête découragé, puis il a annoncé que la maladie suivant son cours normal, il ne reviendrait que dans une huitaine de jour, ou un peu plus tard....

...Une fois encore la plainte s'élève ; la petite voix semble plus faible et toute tremblante.

"Maman, j'ai bien froid..."

Que faire ? Que résoudre ? La pauvre femme a supplié des parents, des amis, des indifférents même, de lui venir en aide, si modestement que ce fût ; elle n'a recueilli que de banales consolations, des faux-fuyants, parfois même des reproches sur son imprévoyance. Alors les papillons noirs hantent son cerveau ; des visions lugubres et attirantes l'entraînent ; elle a le vertige du néant... mais non ! il faut lutter, lutter encore pour sauver le cher petit être."

Une idée !... mais oui ! pourquoi pas ? ...C'est peut-être le salut, au moins pour quelques heures, le moyen d'attendre un jour encore, et alors, qui sait si demain Dieu n'aura pas enfin pitié de tant de larmes et de tant de souffrances !... Son parti est pris ; il n'y a pas une minute à perdre.

"Ecoute, chéri, tu vas rester bien sage. Je vais aller... (et la voix s'étrangle de larmes à ce mensonge)... chercher... petit père. Puis tout à l'heure, nous ferons le joli feu que je t'ai promis, et tu prendras une bonne tasse de thé bien sucré, comme maman sait le préparer."

"Oui, maman, je serai bien sage... bien sage. A tout à l'heure."

Et la petite tête pâle se soulève vers un baiser.

"Mais, ne sois pas trop longtemps, surtout."

"Non, chéri, je te le promets."

"Pas longtemps," murmurent une fois encore les lèvres blanches, tandis que de nouveau les boucles d'or s'étalent sur l'oreiller et que les yeux noirs s'éteignent sous la pesanteur des paupières alourdies.

La mère longe le vaste trottoir de la rue Sainte-Catherine, brillamment illuminé par les vitrines des bijoutiers, des orfèvres, des marchands d'art, tête nue, sans manteau, elle court presque, heurtant les passants, indifférente aux exclamations de colère, aux réflexions humiliantes ou moqueuses. La pluie glacée lui fouette le visage, ses vêtements ruissellent. Qu'importe ? Il faut arriver à temps, coûte que coûte, et les secondes valent des heures... Enfin voici l'"Imperial Theater". Sur des murs, inondés par des flots de lumières électriques, d'immenses affiches annoncent les débuts d'une troupe américaine. C'est de bon augure pour la réussite de son projet. Près de l'entrée principale, elle aperçoit une petite porte avec l'inscription : "Passage des artistes". Sans hésiter, elle s'engage dans l'étroit corridor.

"Que voulez-vous ?" crie une voix rude.

"Voir le régisseur."

"Deuxième étage, la porte à droite."

Rapidement elle gravit l'escalier sombre, aux marches glissantes à demi-usées. Une odeur fade la saisit à la gorge, mélange de parfums violents de moisissures et de relents nauséabonds, tandis que du lointain montent des cris et des refrains entrecoupés. Elle arrive enfin. La porte est ouverte. Timidement, elle frappe deux coups sur le montant. Un gros homme occupé à écrire se retourne :

"Qu'est-ce que c'est ?"

"Monsieur, je voulais vous demander si... vous n'auriez pas besoin... ce soir, d'une figurante..."

"Une figurante, vous ?" et le regard subitement gouailleur du gros homme se promène sur les pauvres haillons tout dégoulinants de pluie.

"Oh ! monsieur, monsieur, je vous en supplie ; mon enfant se meurt ; nous n'avons plus de feu... par pitié !"

Un geste impatienté arrête le flux des paroles.

"Connaissez-vous le théâtre ?"

A cette brusque question, la pauvre femme se sent étouffer, comme si deux griffes lui broyaient la poitrine. Mais il faut réussir. Elle parvient à dominer son angoisse. Elle ment :

"Oui, j'ai déjà figuré quelques fois."

"Vous n'avez pas l'air dégourdi... Enfin, une fois arrangée, la figure ira. On vous mettra au troisième plan. Vous savez les conditions ? cinquante cents par soirée, dix cents d'amende au premier retard, la porte au second."

"Oui, oui, cela me convient, et..." elle hésite un instant, "est-ce que je serai payée tout de suite ?"

"Matin, vous êtes pressée. Oui, après la représentation. Maintenant, allez vous habiller." Il griffonne quelques lignes, lui tend un bout de papier. "Vous donnerez cela au chef de la figuration, il vous dira ce que vous aurez à faire."

Maintenant le supplice commence. "Souriez, souriez donc, sacrebleu," lui crie le régisseur... Et elle sourit la pauvre créature, sous le fard infect, le rouge, le blanc dont on l'a barbouillée en hâte, tandis qu'elle sent ses larmes prêtes à couler, car là-bas, au delà du brouillard de la salle et des éblouissements de la rampe, là-bas elle voit au milieu des boucles d'or les grands yeux noirs aux regards anxieux, elle entend la petite voix tremblante qui se plaint et qui l'appelle : "maman ! maman ! j'ai froid."

... Enfin la pièce est terminée. En hâte, elle jette en bas ses loques de théâtre, reprend ses vêtements encore trempés d'eau glacée, passe rapidement devant le guichet du caissier, et serrant dans sa main la précieuse pièce de cinquante cents, court à perdre haleine jusqu'à la maison. En quelques bonds, elle gravit l'escalier. Elle pousse la porte de la chambre... La lampe brûle à peine, consumant la mèche presque desséchée... Elle s'approche du lit :

"Chéri, mon petit Jeannot, voilà maman..."

"Mon Jeannot, tu dors ? Mais, réveille-toi. Le bon feu et le bon thé sucré sont arrivés. Regarde vite, tiens..." Et elle montre triomphante la pièce d'argent.

... L'enfant demeure immobile. Un dernier éclat de la lampe mourante éclaire son visage, plus pâle encore, si pâle cette fois !... Une horrible angoisse saisit la mère. "Mon Dieu ! si..." Elle se précipite sur le lit, pose ses lèvres sur le front auréolé de boucles d'or. Le front est glacé. Elle pousse un cri terrible et s'abat sur le sol.

Verduron, verduronnette.

Verduron, verduron, don, don.

... Elle était folle.

F. de CHALOT.

Ottawa, 4 septembre 1906.

Ciel et Mer

L'azur du ciel se voit, mais il ne s'atteint pas ;
La mer, azur palpable, étendue et limite,
Terrestre, et cependant à nos pieds interdite,
Est sous notre main, comme un ciel d'en bas.

Je ne veux rien du ciel, d'où la Vie égarée
Retombe en tournoyant, avec du sang aux yeux !
Le rêve inaccessible habite au fond des cieux :
Je suis heureux d'avoir cette tente azurée.

Je ne demande au ciel que d'être, sur mon front,
Plein d'astres et de rêve ou d'éclatante joie,
A jamais déployé, comme un plafond de soie,
Sur ceux qui sont nés, sur ceux qui naîtront.

Je ne demande aux mers que de battre les roches,
La falaise et la dune où je m'en vais rêvant,
De se soumettre au rythme et d'y bercer le vent ;
De me faire l'azur et l'infini plus proches ;

Mais je ne puis fixer ma course et ma maison
Qu'aux pays où la mer me dit, en son mystère,
Que mes pieds, étant là sur un bout de la terre,
L'impossible seul est à l'horizon.

JEAN AICARD.